

## **Entre éraction, perception sémiotique et socialité du sens : phénoménologie de la parole et de l'activité de langage**

Antonino Bondi<sup>1</sup>

### **Résumé**

*Nous proposons une réflexion épistémologique et philosophique autour de la nécessité d'un modèle éenactiviste, phénoménologique et socio-sémiotique de l'expérience langagière. Pour ce faire, nous envisageons rediscuter le dispositif conceptuel comprenant les dimensions de langage, langue et parole, dans le cadre d'une anthropologie sémiotique, inspirée des thèmes éenactivististes et phénoménologiques en linguistique et sémiotique. Ainsi, nous partirons d'un examen de certains aspects empiriques de l'espace d'interlocution et focaliserons en particulier les opérations d'émission et de réception exécutées par les locuteurs et les colocuteurs. L'idée d'une perception sémiotique intégrera ensuite le programme des grammaires éenactives, en mettant en valeur les dynamiques proprement sémiotiques, praxéologiques et culturelles, constituant les phases de stabilisation du sens.*

**Mots-clés :** Parole ; Éraction ; Geste interlocutoire ; Perception sémiotique ; Merleau-Ponty

### **Abstract**

*In this paper we will consider from an epistemological and philosophical point of view an enactive, phenomenological and socio-semiotic model of the language experience. To this end, we will focus on a conceptual device including the dimensions of language, langue and parole, as a part of a semiotic anthropology, inspired by enactive and phenomenological themes in linguistics and semiotics. Thus, we will study some aspects of the space of interlocution. In particular, we will pay attention on the transmitting and receiving operations performed by the speakers. The idea of a semiotic perception will enrich the enactive perspective by emphasizing semiotic, praxeological and cultural dimensions that constitute the stabilization stages of meaning.*

**Keywords :** Parole ; Enaction ; Interlocution gestures ; Semiotic Perception ; Merleau-Ponty

---

<sup>1</sup> Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, France. LIAS-IMM Lab. / EHESS. E-mail : [antoninobondi800@gmail.com](mailto:antoninobondi800@gmail.com).

## 1. Un tournant phénoménologique en sciences du langage

L'activité de langage, et plus généralement toute activité sémiotique, peut être définie de manière générale comme une espèce singulière d'activité dynamique complexe, que certaines orientations philosophiques et linguistiques ont depuis longtemps qualifiée en termes de *praxis*<sup>2</sup>. En s'appuyant sur un fond d'antériorité plus ou moins obscur ou plus au moins dense d'où il ressort<sup>3</sup>, et en se projetant en même temps dans l'imminence du dire, ainsi que dans les divers régimes temporels de la postérité discursive<sup>4</sup>, tout acte de parole se présente et se déploie sous le mode d'une *présence épaisse*. Il s'agit d'une épaisseur constitutive des formes expressives et des comportements langagiers : toute ressource qui y est engagée émerge de l'interaction et des conflits entre la stratification temporelle qui en constitue le fond dynamique<sup>5</sup>, et une temporalité au sens d'un étalement – véritable déroulement ou apparence de linéarisation. On pourrait peut-être avancer que dans toute prise de parole (aussi singulière soit-elle) il y a une tension constante entre les actualisations des ressources disponibles<sup>6</sup> et les dynamiques (non moins difficile à cerner) de *re-virtualisation* et de *re-potentialisation* desdites ressources. Cela parce que toute ouverture et recherche expressive et thématique est mise en œuvre par une pluralité de médiations sémiotiques attenantes et appropriées, qui ne coïncident pas nécessairement avec des déterminations formelles *stricto sensu*. On place ainsi au cœur même de l'action langagière une dialectique de reprise et de différenciation – ou autrement dit de *transposition*<sup>7</sup> –, qui se met en scène et se déroule en donnant suite aux divers régimes de stabilisation, de réception, d'adhésion routinière, etc., qui captent et normativisent les usages, afin de les institutionnaliser et les redistribuer.

En adoptant cette démarche dans l'approche du phénomène langagier, notre objectif théorique principal est une réflexion éminemment philosophique autour de l'*apparaître* de ce qui *fait signe* (quel que soit son format et sa facture). Il s'agit de comprendre ce caractère pour ainsi dire *premier* des formes-sens, ancrées dans une dialectique profonde de présence et absence et en même temps portées en permanence par des médiations sémiotiques diverses et hétérogènes (au moins en termes de registres, moyens, tactiques, enrôlements, historicisations etc). Parler de l'*apparaître* de *la parole* – nous l'avons dit avec plus de précision ailleurs<sup>8</sup> – équivaut d'abord à mettre en relief et à pointer une *indétermination* qui habite la parole de façon constitutive, à un tel point qu'elle ne se laisse pas résorber intégralement dans l'anticipation de présences potentielles déjà définies dans leurs contours. Une indétermination – pour le dire de façon encore plus nette – qui « n'est pas en attente exclusive de détermination, mais d'abord ouverture vers d'autres signes, qui ouvrent à leur tour, sans horizon nécessaire de convergence, vers d'autres déterminations » (Bondi, Piotrowski & Visetti, 2016 : 24). De notre point de vue, une telle approche peut faire surgir une discussion à

<sup>2</sup>Que l'on songe aux interprétations anthropologiques de la philosophie wittgensteinienne des *formes de vie* et des *jeux de langage* comme *praxis* humaine – cf. Laugier (2010) – ou à la philosophie européenne de l'histoire et des cultures matérielles (notamment A. Gramsci et C. Lefort). Dans le cadre de la linguistique proprement dite, nous mentionnons en particulier les efforts de la praxématique, qui a retravaillé le concept de *praxis* d'un point de vue à la fois épistémologique et descriptif. Cf. Lafont (2004 : 15-17, 99-101).

<sup>3</sup> Cf. Jenny (1990).

<sup>4</sup> Cf. Rosenthal & Visetti (2010).

<sup>5</sup> Une stratification temporelle pourtant soumise à un état *aléatoire* qui est autant constitutif des ressources disponibles et prêtes à l'usage, et orientant le processus de thématisation en plusieurs directions possibles. Cf. Visetti & Cadiot (2006).

<sup>6</sup> Ces ressources disponibles constituent des *matériaux* et des *outils* (cf. Ingold) dont la profondeur et la facture perceptive et praxéologique relèvent d'une pluralité de modes (ou modalités) et registres, tels : motivationnels, fictionnels, pratiques, imaginatifs, dialogiques ou plus largement normatifs et sociaux. Cf. Bondi (2014) et Visetti (2016).

<sup>7</sup> Cf. Cadiot & Visetti (2001).

<sup>8</sup> Cf. Bondi, Piotrowski & Visetti (2016).

la fois philosophique et épistémologique en mesure de répondre aux défis conséquents à l'introduction de la *linguistique énaïve* et à ce que D. Bottineau appelle la « merleau-pontysation » de l'objet linguistique (Bottineau, 2013 : 23). En effet, les *thèmes phénoménologiques* en linguistique et en sémiotique représentent aujourd'hui un ingrédient fondamental des études récentes sur la *praxis langagière*, si l'on conçoit celle-ci comme une *pratique sociale* (et *socialisée*) *incarnée et distribuée*, qui modifie sans cesse l'espace sémiotique et social, ainsi que ceux des sujets qui agissent et y vivent. La conséquence épistémologique et des efforts descriptifs a été l'intégration du fait biomécanique<sup>9</sup> à l'étude du langage qui « prend en compte l'expérience et la signification du vécu et pas uniquement les manifestations factuelles envisagées du 'dehors' »<sup>10</sup> (Bottineau, 2012 : 44). D'où l'idée que certains phénomènes non observables comme la « parole intérieure (endophasie) et la nature psychologiquement vécue du sens des mots et des phrases, pour soi-même comme pour autrui » devraient être se trouvent élevés au rang de « faits empiriques cardinaux » (Bottineau, 2012 : 45). Cette démarche présuppose aussi une critique des perspectives qui ont prôné l'autonomie de la linguistique par rapport aux autres disciplines connexes, et vise à réunir sous un dénominateur commun tout un ensemble de recherches portant sur des thématiques liées à ce revirement théorique :

Le rapport entre le geste et la parole, l'ancrage neurobiologique de la production lexicale, l'implication de la motricité vécue ou simulée dans la production d'une image acoustique consciente lors de l'interprétation auditive des signaux langagiers, l'ancrage de la syntaxe dans la motricité (...) théories qui tentent de relier concrètement l'expérience de l'articulation et de la motricité à des actes de production du sens au point d'être en mesure de produire des analyses applicables à des langues particulières et de pleinement relever de la linguistique » (Bottineau, 2012 : 44).

Ce défi épistémologique introduit par la linguistique énaïve et par les *thèmes phénoménologiques* en linguistique affleure – écrit Bottineau – comme la conséquence d'une approche renouvelée « tant sur la nature du sens que sur le rôle de la corporéité interactive, socialisée, distribuée dans son avènement » (Bottineau, 2013 : 23). En le reformulant dans les termes de l'anthropologie sémiotique que nous proposons ici, l'enjeu épistémologique réside dans une interrogation sur l'émergence de la parole au sein d'une *pratique réitérée et à chaque fois inédite/originelle* (c'est-à-dire fondée sur une *répétition constamment altérable*), qui met en scène les parcours d'extériorisation du langage dans le monde (les parcours de thématization) et, corrélativement, la constitution de champs à la fois perceptifs, existentiels, intersubjectifs et sociaux qui en permettent et réalisent la circulation, la transmission, les métamorphoses. Cette corrélation relance une économie et une écologie de valeurs plus ou moins partagées, ainsi que des jeux dialectiques de stabilisation/instabilité, de détermination/indétermination de toute valeur, qui 'amplifient' (en profondeur) la stratification temporelle et le sémantisme de toute ressource.

En parlant d'activité de langage comme d'une praxis plurielle et plurivoque, nous souhaitons donc saisir à l'intérieur d'un canevas théorique, les différents niveaux composant ou articulant cette activité : du mouvement de thématization qui y est inhérent au champ d'activité praxéologique et perceptive. C'est dans ce cadre que nous envisageons pour autant rediscuter le dispositif conceptuel de dérivation saussurienne comprenant les dimensions de *langage*,

---

<sup>9</sup> Cf. Cowley, Moodley & Fiori-Cowley (2004).

<sup>10</sup> Une intégration, aussi, entre les dimensions biomécaniques et un psychisme immédiatement rattaché à et fait de *valeurs*, dont les cadences diversifiées sont orientées par le flot de la parole. Autrement dit, il s'agit d'un corps qui est dès le début *valué* et les valeurs s'y dégagent dans la conjugaison de plusieurs registres et modalités expressives.

*langue et parole*, dans le cadre d'une anthropologie sémiotique inspirée des thèmes *enactivistes* et *phénoménologiques* à vocation philosophique. Ainsi, nous partirons d'un examen de certains aspects *empiriques* de l'espace d'interlocution et focaliserons en particulier les opérations d'émission et de réception exécutées et réalisées par les locuteurs et les co-locuteurs.

Deux raisons sont à l'origine de ce choix. D'abord la conviction que l'un des éléments-clés des grammaires énonciatives consiste dans une reconsidération de la *parole* en tant que « système d'action par lequel le sujet fait advenir des expériences intellectuelles et psychologiques par engagement interactionnel effectif ou simulé » (Bottineau, 2013 : 11). Dans ce cadre nous examinerons rapidement l'*interlocution* certes comme ensemble des pratiques pour se parler les uns avec les autres, mais en prêtant une attention spécifique à l'interlocution au sens d'une condition nécessaire et universelle de toute réciprocité dialogique<sup>11</sup>.

Ensuite, la conviction qu'une telle focalisation permet de faire dialoguer les suggestions épistémologiques des grammaires énonciatives avec les thèmes *perceptivistes* (Cadiot & Visetti, 2001 ; Visetti & Cadiot, 2006 ; Bondi, 2012) et *praxéologiques* (Rosenthal & Visetti, 2008, 2010 ; Bondi, 2014, 2015) en sémiotique. En particulier, on discutera la fécondité de l'idée de *perception sémiotique*, c'est-à-dire d'une perception qui est d'emblée expressive et praxéologique, traversée par des lignes et des forces hétérogènes de constitution, différenciation et stabilisation dynamique, affectant une pluralité de registres et modalités aussi fictionnelles que pratiques, sociales, technologiques etc., caractérisant toute *rencontre* et *jeu sémiotique*.

## **2. Le champ de la parole comme forme incarnée : gestes interlocutoires et expériences multimodales.**

Avant de montrer la fécondité de la notion de *perception sémiotique*, nous évoquerons rapidement quelques aspects empiriques de l'*émission* et de la *réception* dans les pratiques interlocutoires, retravaillées dans le cadre des linguistiques énonciatives. Cela nous permettra de mettre en valeur l'idée que les ressources corporelles des interlocuteurs constituent le *support* d'opérations langagières sophistiquées et dégagent une *forme relationnelle* de l'espace de l'interlocution proprement dit.

En fait, deux sont les angles d'attaques proposés par les linguistiques énonciatives afin d'aborder les opérations et l'espace d'interlocution comme condition de possibilité de toute interaction dialogique : l'analyse des *gestes phonatoires* et celle de l'expérience de l'*auto-réception*<sup>12</sup>. Sous le versant du niveau sensoriel, on constate que la plupart des descriptions des gestes phonatoires par les linguistiques énonciatives sont extrêmement fines et détaillées. Néanmoins, elles n'oublient pas de souligner que toute dotation corporelle de n'importe quel acteur empirique de l'interlocution est soumise – sinon véritablement *assujettie*<sup>13</sup> – à un ensemble plus ou moins hétéroclite de *contraintes sémiotiques*, qui ne peuvent émerger qu'à partir de l'espace interlocutoire lui-même et de son périmètre interne. Sur ce point, remarquables sont

---

<sup>11</sup> On dirait *transcendantale*, en employant le legs kantien.

<sup>12</sup> Dans ce paragraphe nous nous appuyerons beaucoup sur le travail de La Mantia (2015), qui a proposé une reconstruction originale des rapports entre psychanalyse, théorie des opérations énonciatives et grammaires énonciatives sous le prisme de l'analyse de l'espace interlocutoire. Il a aussi discuté de façon critique le rôle de l'expérience de l'auto-modification au sein de l'interlocution, qui jouerait un rôle emblématique et central dans toute pratique d'échange socio-sémiotique.

<sup>13</sup> Cf. La Mantia (2015).

les observations de Jean-Rémi Lapaire, selon qui chaque sujet parlant est en mesure de mettre son corps à disposition des significations qui circulent à l'intérieur des frontières propres à la relation interlocutoire. Pour Lapaire, ce genre d'observation oblige la description du linguiste à tenir compte du répertoire de ressources expressives (posturales, mimiques, neuromusculaires, proxémiques etc.) à disposition de l'individu. Il s'agit d'un champ que l'on peut plus ou moins répertorier et qui recouvre entièrement les possibilités et les nécessités de signification selon l'hétérogénéité des contextes. Ainsi, Lapaire écrit à ce sujet :

Le corps parlant est un corps en mouvement engagé dans la construction et la transmission du sens : aux mouvements articulatoires des sons se joignent l'animation du visage (mimiques faciales), les mouvements des mains, les inclinaisons de la tête et du tronc, qui constituent autant d'ajustements posturaux, face au corps des autres et face aux objets de conception ou d'expérience, visibles ou invisibles, réels ou symboliques, convoqués et manipulés dans l'espace gestuel. « Postures » et « attitudes », « points de vue » et « distances » de nature physique, affective, sociale, mentale se trouvent ainsi intégrés de façon synchrone au sein d'un *jeu corporel observable*<sup>14</sup>. Ces mouvements du corps vont bien au-delà du simple codage multimodal du sens. Ce qui est représenté s'inscrit corporellement dans l'espace interlocutif : le sujet parlant prête son corps aux significations qu'à la fois il « fabrique » et met en scène, jouant corporellement symboles et opérations sur ces symboles (Lapaire, 2013 : 51).

En suivant ces suggestions, on définirait de façon minimale la réception et l'émission comme deux opérations langagières qui ne peuvent s'exécuter qu'en présence du corps des autres. Une présence qui peut assumer la physionomie d'une expérience concrète, imagée, sinon véritablement fantasmée. Les grammaires énaclives comprennent, au sein de leurs dispositifs descriptifs, la présence d'un double parcours de production et de perception des sons articulés, ou en d'autres termes, la *construction* des signifiés lancés dans le circuit de partage et transmission sémiologique. On pourrait suivre l'indication de Brassac, qui parle à ce propos de deux formes originaires de *communi-action*. Emission et réception, entendues comme des opérations langagières et discursives, ne sont pas à traiter exclusivement comme des objets, mais comme « des actions continûment modificatrices du monde interlocutoire. Ces actions sont éminemment communes. En ce sens, on peut dire que les agents ne 'communiquent' pas mais 'communi-agissent » (Brassac 2000 : 224). S'il est donc approché comme *fait discursif*, l'espace interlocutoire ne peut pas se réduire à des codifications et décodifications ou à un ensemble d'interprétations que les énoncés véhiculeraient. Au contraire, il s'agit de le concevoir, ainsi que les opérations qui le constituent, comme des générateurs de « transformations matériel, social et cognitif » (Auchlin, Filliettaz, Grobet & Simon, 2004 : 220-225) :

Dans une perspective à la fois praxéologique et expérientielle, le *discours* est défini comme une forme d'expérience empiriquement attestée, à dominante langagière mais qui mobilise également d'autres supports sémiotiques, et qui se présente à l'analyste sous un double statut : a) des traces d'expérience intra- et intersubjectives faites par des interactants, b) une expérience de la rencontre par l'analyste de ces traces. (Auchlin, Filliettaz, Grobet & Simon, 2004 : 220)<sup>15</sup>

Selon ces auteurs – s'inscrivant à plein titre dans le sillage des grammaires et des pragmatiques énaclivistes – le discours se définit par sa complexité et par sa nature *dialogique*, que les opérations d'émission et réception sont en mesure de dévoiler. La

---

<sup>14</sup> Nous soulignons.

<sup>15</sup> Expérience, certes, mais sans oublier qu'il s'agit d'une expérience de quelque chose d'incorporel et d'invisible et qui ne coïncide pas nécessairement avec un vécu substantiel, telle qu'elle est parfois conçue au sein du paradigme énacliviste.

complexité discursive ne peut pas être thématisée comme la résultante d'une combinaison simple d'énoncés, mais s'entrevoit à travers une superposition de systèmes d'informations hétérogènes et multiples, qui produisent des plans d'organisation différents (à la fois linguistique, textuel, situationnel, etc.). Plus importante, pour notre argumentation, la *nature dialogique du discours* et des opérations langagières :

les discours sont nécessairement *adressés* et projettent ainsi une image de leurs instance de production et de destination ; ils sont dans certaines circonstances *co-construits* et résultent d'une collaboration située ; ils apparaissent comme nécessairement *polyphoniques* au sens de Bakhtine, dans la mesure où ils 'répondent' à des voix qui se sont déjà fait entendre. Enfin, selon les propositions d'Auchlin (1997), ils procèdent, aux différentes étapes de leur progression, de la recherche d'un *équilibre interne* entre les différentes instances de la parole qui s'y trouvent impliquées, d'un 'accord intérieur' (Auchlin, Filliettaz, Grobet & Simon, 2004 : 221).

A travers la reconsidération des instances de la parole, les grammaires éactives intègrent dans leurs canevas descriptifs l'expérience cruciale de *l'auto-réception* (l'expérience du *s'entendre parler*<sup>16</sup>), qui participe à la construction du sens. Dans le contexte d'une allocution, par exemple, il est possible repérer aux moins deux récepteurs de la parole : l'allocutaire ou destinataire du fragment discursif proféré et le locuteur lui-même. Comme a écrit Bottineau :

Deux facteurs supplémentaires accroissent encore la topologie de l'iconicité : d'une part, l'asymétrie du schème communicationnel ; d'autre part, la multimodalité distribuée. Il y a un émetteur, qui coïncide avec le locuteur exclusivement, se percevant en instance de phonation ; mais deux récepteurs, à savoir le locutaire et l'allocutaire, qui tous deux perçoivent le message, mais dans des conditions acoustiques et sémantiques fort contrastées. L'allocutaire est le récepteur externe repéré comme cible par les deux partenaires de l'allocution et fléchi comme tel par la mimique, kinésique et proxémique du locuteur ; le locuteur coïncide avec le récepteur interne non ciblé (hors monologue) mais qui n'en perçoit et interprète pas moins l'énoncé, ceci jouant un rôle essentiel dans la régulation de l'oralisation improvisée (Bottineau, 2003 : 211).

L'allocution se réalise à travers les mouvements et les gestes d'un récepteur *visé par* l'émetteur, c'est-à-dire le récepteur externe, et un d'un deuxième récepteur, plutôt interne, qui ne constitue pas un destinataire explicite de la *parole*. Des écarts qualitatifs entre récepteur externe et interne sont promus par le répertoire de gestes mimétiques et corporels, et qui permettent de fixer la direction et la cible de la parole. Pourtant, ces écarts restent insuffisants dans l'explication des différences : il faudrait aussi – comme suggère La Mantia (2015) prendre en compte les *modes de perception de la phonation*. En effet, les récepteurs interne et externe ont à un accès perceptif à la phonation non seulement par le biais de la voie auditive, mais ils disposent aussi de nombreuses voies d'accès se distribuant sur des sphères sensorielles différentes. Autrement dit, l'accès à la phonation est *multimodal*. Il n'est pas inintéressant de rappeler que l'accès du récepteur interne diffère de celui du récepteur externe. Le premier à un accès à la phonation à la fois tactile et auditif. Si l'accès auditif apparaît plus évident (des ondes acoustiques captées par les oreilles), l'accès par voie tactile reste néanmoins tangible : les ondes acoustiques de la phonation sont certes articulées, mais il s'agit d'une articulation réalisée par l'activation musculaire d'organes spécialisés dont les mouvements sont *vécus* en première personne par le locuteur sous forme de contacts réciproques ou des frictions. Pour Bottineau on peut alors parler d'expérience *tactile*, car le

---

<sup>16</sup> Cf. La Mantia (2015 : 477).

sujet parlant inspecte son activité locutoire à travers des perceptions tactiles, musculaires, auditives. En revanche, le récepteur externe accède à la phonation par voie auditive et visuelle : en recevant le fragment discursif produit par le locuteur, l'allocutaire peut non seulement entendre le fragment, mais aussi *voir* les mouvements articulatoires des lèvres. Du côté du récepteur, comme affirme Bottineau, « l'input allocutif est à la fois auditif et visuel, puisqu'il y a ordinairement vision de l'énonciateur, mais pas tactile, puisque l'allocutaire ne reproduit pas par imitation les gestes phonatoires perçus » (Bottineau, 2013 : 229). De surcroît, les deux types de récepteur gardent et accumulent mémoire des articulations, des rythmes corporaux et plus généralement psychiques des traces gestuelles. Sans rentrer ici dans le détail nous pouvons conclure sur la nécessité de penser le geste interlocutoire comme un générateur d'expériences multimodales. Comme a écrit La Mantia :

le geste interlocutoire prend la forme d'une relation où des expériences multimodales diverses s'activent et peuvent être reconduites à l'un ou l'autre des interlocuteurs. L'expérience multimodale du récepteur interne a lieu à travers l'accès à la phonation par voie auditive et tactile. Mais on retrouve une expérience multimodale aussi chez l'allocutaire, ou récepteur externe, qui accède à la phonation par voie auditive et visuelle. Il est toujours possible activer des expériences sensorielles latentes afin d'échanger les rôles (La Mantia, 2015 :480)<sup>17</sup>.

Les grammaires énonciatives restituent non seulement à l'analyse mais aussi aux discussions plus épistémologiques et philosophiques non seulement des canevas descriptifs qui révisent entièrement le circuit de la communication et complexifient une théorie de l'interaction langagière. Elles posent aussi la question de penser la nature dialogique et sociale de tout fragment de la parole : à ce propos toujours Bottineau a suggéré de définir la parole comme une *technique cognitive incarnée*. Pourtant, il nous semble que cette perspective nécessite d'une interrogation profonde sur la *socialité du sens* et sur la nature et la facture *perceptive* et *dynamiciste* des formes, y comprises des formes relationnelles du champ de l'interlocution.

C'est dans ce contexte d'analyse de l'espace de construction et production interlocutoire qui se posent les questions de la perception sémiotique et de l'activité de langage avec laquelle elle s'accompagne, ainsi que la nécessité de reconstruire, partiellement, les figures conceptuelles (et éminemment philosophiques) qui aident à justifier ce choix épistémologique et descriptifs.

### **3. Anthropologie sémiotique, perception et activité de langage : en repartant du thème de l'expression.**

Dès qu'on parle de « perception sémiotique », on fait référence à une perception qui est d'emblée expressive et praxéologique, traversée par des lignes et des forces hétérogènes de constitution, différenciation et stabilisation dynamique ; forces et parcours qui affectent une hétérogénéité de registres et modalités aussi fictionnelles que praxéologiques, sociales et technologiques. L'anthropologie sémiotique se manifeste lors d'un renouvellement problématique issu d'une convergence entre sciences cognitives, sciences du langage et sciences sociales. Proche de l'anthropologie écologique ainsi que des thèses énonciatives, l'anthropologie sémiotique se propose de dépasser les contradictions qui opposent les épistémologies externalistes et internalistes, en retenant que la cognition est à envisager plutôt comme l'histoire du couplage structurel organisme/milieu, faisant émerger un monde propre pour cet organisme. En se rattachant à une perspective phénoménologique, et tout particulièrement dans un rapport de filiation à la perspective ouverte par Merleau-Ponty

---

<sup>17</sup> C'est nous qui traduisons.

(Rosenthal & Visetti, 2010), l'anthropologie sémiotique revendique des spécificités épistémologiques et théoriques propres.

S'il est vrai que le concept de corps se trouve placé au centre de ce dispositif théorique, il reste néanmoins qu'il s'agit d'un corps doué de volonté et de désir, de dimensions pulsionnelles, affectives et émotionnelles, qui, comme écrivent Yves-Marie Visetti et Victor Rosenthal « motivent et évaluent en permanence notre situation » (Rosenthal & Visetti, 2006 : 107). Ainsi, on prend au sérieux l'hypothèse d'une perception originairement culturelle, où chaque forme perçue est toujours contrainte par ses modalités d'appréhension et non seulement par celles de production. En reprenant une suggestion de Merleau-Ponty, tout ce qui est perçu est la manifestation d'un style d'être : « ce qui est perçu, l'est toujours comme expression d'une certaine disposition pratique et d'une évaluation qui fait sens » (Rosenthal & Visetti, 2006 : 113). La perception est dès son origine expressive car sémiotique et langagière, et cet être-au-monde qui est dès le début aussi un être-pour-le-langage s'incarne dans une structure perceptive à la fois expressive et sémiogénétique. L'anthropologie sémiotique peut donc se définir comme un champ d'étude de formes et activités symboliques, langagières, pratiques ou techniques, modélisé comme économie symbolique de systèmes complexes, dont les agents et les transactions assignent et transmettent des rôles et des valeurs qui conditionnent les interactions. Cela signifie que « les phénomènes sociaux humains n'émergent pas d'une interaction entre des individus dont les buts et les modes d'actions seraient préprogrammés » (Lassègue, Rosenthal & Visetti, 2009), pas plus que la dimension symbolique ne relève d'une compétence individuelle. Au contraire, et dans l'héritage critique de l'anthropologie et de la linguistique structurale, on propose de penser au destin d'un signe se jouant dans des registres « aussi bien fictionnels que pratiques, tandis que sa signification se détermine dans une association différentielle à d'autres, et dans la "traduction" vers d'autres ensembles de signes » (Lassègue, Rosenthal & Visetti, 2009 : 74). Un des enjeux de l'anthropologie sémiotique est de saisir la nature de l'expérience subjective en tant que perception et praxis (c'est-à-dire jeux de constructions et déformations de formes).

Cette expérience subjective ne peut se concevoir que comme d'emblée sémiotique, d'où en suit l'indissociabilité des formes et des valeurs qui sont l'objet de la médiation sémiotique de l'expérience et la nécessité de penser à l'existence et à la genèse des formes et des valeurs à l'intérieur des transactions sociales où elles émergent, se développent et transforment. L'anthropologie sémiotique nous permet d'échapper à un dilemme souligné par l'anthropologue britannique Tim Ingold, et qui a affecté aussi les théories de la cognition distribuée : l'oscillation entre une pure phénoménologie de l'expérience et une écologie du réel. Au contraire, l'anthropologie sémiotique vise à repérer des nouveaux régimes complémentaires d'explication aux imbrications entre corps, expérience subjective et socialité du sens.

Pour atteindre cela, elle doit déplacer le lieu de la signification du champ de la visée intentionnelle du sujet vers un champ des dynamiques et des modalités (à la fois singulières, sociales, déontiques, normatives, ritualisées, sémiotisées, institutionnalisées, traversées par les modulations du désir etc.) qui constituent les formes symboliques, sans la relocaliser dans un monde purement biologique. C'est le thème de l'expression qui permet d'ouvrir ce champ, et repenser cet enchevêtrement conceptuel – compte tenu de l'accent mis par l'anthropologie sémiotique sur les aspects sémiogénétiques, jamais achevés et accomplis à l'œuvre dans les processus de signification. En effet, « c'est dans un rapport singulier à un environnement, qu'il configure en même temps qu'il s'y forme, que l'être vivant se détermine » (Rosenthal & Visetti, 2006 : 115). L'expérience subjective, donc, est valorisée en s'inscrivant dans les structures d'un champ à la fois historique, social, discursif, rituel : bref richement médiatisé du point de vue sémiotique où se jouent les modalités de la « la rencontre entre les sujets à la

faveur desquels se noue l'intrigue du sens » (Rosenthal & Visetti, 2010 : 54). Toute rencontre peut se concevoir comme jeu socio-sémiotique qui implique des institutions (de savoir, de transmission, de normes, de valeurs et de pratiques) et des distributions de rôles où la part individuelle se comprend d'abord comme « perception sémiotique, attention conjointe, participation à une intersubjectivité comportant un répertoire d'interactions ritualisés » (Rosenthal & Visetti, 2010 : 54). Ainsi, on évite de considérer l'individu comme la mesure des actions et des comportements symboliques, sans pour autant se pencher du côté de la réalité collective ou sociale au sens d'un ordre symbolique autonome et de surplomb sur les individus et leur interactions – celles-ci députées à la naissance, la circulation et l'évaluation des formes-sens et des valeurs.

En envisageant la perception comme d'emblée sémiotique, et la cognition comme d'emblée sociale, et en respectant le caractère à la fois public et incarné de l'expression, l'anthropologie sémiotique propose un cadre épistémologique qui peut se transposer à l'intérieur des sciences humaines et sociales en termes de théories génétiques de champs et de formes (Rosenthal & Visetti, 2010). En ne se contentant pas d'une continuité bio-psycho-social étayée en boucles pour expliquer la complexité sémiotique, et en même temps s'opposant au refoulement constant en linguistique des aspects flottants, divers, singuliers qui constituent la facture même des objets sémiolinguistiques, l'anthropologie sémiotique a essayé de prolonger la leçon de Merleau-Ponty et de sa phénoménologie du langage. En fait, les questions centrales qui caractérisent une bonne partie des travaux de l'anthropologie sémiotique portent sur l'activité du langage – envisagée comme praxis expressive – et sur la nature de l'expérience langagière telle qu'elle vécue par les sujets parlants – expérience volatile, flottante, répétable et transmissible, qui est soumise à une pluralité de régimes. Merleau-Ponty lui-même l'avait remarqué :

Dans un instant, ce flot de paroles s'annule comme bruit, nous jette en plein à ce qu'il veut dire, et, si nous y répondons par des paroles encore, c'est sans le vouloir: nous ne pensons pas plus aux mots que nous disons ou qu'on nous dit qu'à la main même que nous serrons [...] la parole en exercice ne se contente pas de désigner des pensées comme un numéro, dans la rue, désigne la maison de mon ami Paul – mais vraiment se métamorphose en elles comme elles se métamorphosent en lui : métamorphose par quoi les mots cessent d'être accessibles à nos sens et perdent leur poids, leur bruit, et leur lignes, leur espace pour devenir pensées. Tel est bien le mystère du langage. (Merleau-Ponty, 1969 :163).

Le passage de Merleau-Ponty suggère que ce « mystère » essentiel du langage consiste dans la cohabitation du principe de l'indissolubilité du signifiant et du signifié et en même temps de leur constitutive dissymétrie, dans l'étirement du champ perceptif de constitution autant d'un plan d'expression et manifestation que d'un plan du contenu. Cette première remarque autour de l'expérience linguistique engendre des conséquences immédiates sur la conception de l'activité de langage ou praxis expressive et sur son statut sémiotique. On s'oppose ainsi à toute conception du langage qui le conçoit comme un produit individuel d'un processus d'intériorisation de normes et pratiques purement extérieures. Ce genre de conception, remontant à une conception de l'individu que l'on pourrait qualifier d'occidentale, pousse à chercher la source génératrice de l'action linguistique non pas dans le champ étiré de relations et dynamiques de constitutions des formes, mais dans l'action intentionnelle propre à l'intériorité humaine, censée régler les rapports entre une capacité linguistique située dans le cerveau (et des dispositif innés d'acquisition) et la parole comme réponse quasi-mécanique ou typification d'un modèle répétable sans modifications culturelles. Cette conception du langage est enracinée dans un modèle rationaliste, qui se révélerait

incapable de concevoir l'action autrement que comme un mécanisme de

reproduction, dans un milieu physique, de modèles déjà construits dans la pensée. L'on accorde ainsi au langage la responsabilité de construire ces modèles, à savoir les "phrases", qui sont par la suite simplement "exécutés" dans la parole. (Ingold, 2013 : 293).

En s'opposant à ce genre de positionnements théoriques, l'anthropologie sémiotique pose la nécessité d'un retour à la phénoménologie pour comprendre le langage en tant qu'activité praxéologique de co-construction sociale de la réalité, et de retourner à l'expérience langagière pour pouvoir éventuellement modéliser les phases de construction, de stabilisation et de transformations des formes ainsi que des sujets à travers lesquels les formes circulent, constamment évaluées lors de la perception culturelle et sémiotiques des agents.

On retrouve la proximité de l'anthropologie sémiotique et les grammaires énaactives à propos des solutions possibles des apories dans lesquelles restent enfermées les théories de la cognition distribuée. En suivant une autre suggestion de Bottineau (Bottineau, 2012), nous estimons nécessaire un déplacement de la focalisation épistémologique de l'objet du linguiste et sémioticien en faveur du phénomène plus vaste de la « parlance » (ou languaging), que l'on peut comprendre, écrit Bottineau, comme un « processus dynamique distribué sur les corps et l'environnement matériel dans sa dimension sociosémiotique » (Bottineau, 2012 : 2). La parlance n'est pas identifiable avec la parole d'un individu singulier, mais présente un statut de processus interactif et dynamique, propre à chaque société humaine, au sein de laquelle

un individu est recruté comme un joueur dans la partie d'un sport collectif en cours au moment où il apparaît au monde et en chacun des moments auxquels il se manifeste par une intervention contribuant à l'évolution du processus distribué entre les sujets. (Bottineau, 2012 : 2).

L'anthropologie sémiotique prend comme point de départ l'inséparabilité de la dimension organique du corps de tout processus de perception, pour rendre compte de cette part extérieure au sujet que prend la culture dans le processus cognitif sans faire de rupture épistémologique avec le monde intérieur de l'expérience subjective (Bondi, 2012b). Cette nécessité de ne pas rompre avec la dimension du sujet parlant et ses résonateurs intersubjectifs et sociaux (institutions, jeux sémiotiques, normes linguistiques, désir, modalités déontiques, etc.) devient la clé pour comprendre l'expérience langagière singulière et flottante dans le frémissement sans cesse du parler, et pour rendre compte de la participation de chaque individu à l'espèce humaine par l'activité de langage, qui construit des milieux culturels et perceptifs spécifiques, c'est-à-dire les langues naturelles (Maniglier, 2006).

#### **4. Merleau-Ponty et le chiasme parole, langage, langue.**

C'est dans ce contexte que nous allons réfléchir sur le 'retour' au sujet parlant, explicitement thématiqué par Merleau-Ponty. Ce 'retour' fournit d'autres pistes explicatives autour de la nécessité d'une description de l'activité de langage, qui tient ensemble la dimension expérientielle et la stratification organisationnelle du langage. La phénoménologie du langage est conçue

non comme un effort pour replacer les langues existantes dans le cadre d'une eidétique de tout langage possible, c'est-à-dire pour les objectiver devant une conscience constituante universelle et intemporelle, mais comme retour au sujet parlant, à mon contact avec la langue que je parle. (Merleau-Ponty, 1960 : 138).

Merleau-Ponty se préoccupe de travailler sur la puissance expressive se produisant constamment dans le contact énonciatif (et corporel) avec le monde et avec autrui :

Du point de vue phénoménologique, c'est-à-dire pour le sujet parlant qui use de sa

langue comme d'un moyen de communication avec une communauté vivante, la langue retrouve son unité : elle n'est plus le résultat d'un passé chaotique de faits linguistiques, mais un système dont tous les éléments concourent à un effort d'expression unique tourné vers le présent ou l'avenir, et donc gouverné par une logique actuelle. (Merleau-Ponty, 1960 : 138-139)

Théorie du langage et description de l'expérience langagière doivent passer par le rapport entre expression et subjectivité. Le sujet parlant est capté dans un système de relations qui le vulnérabilisent et le dépassent, et où les activités de parler et comprendre constituent des moments d'un même système « je-autrui ». Il s'agit d'un montage conceptuel de type dialogique, systémique et relationnel. D'une part, l'activité linguistique est définie en termes de gesticulation ; de l'autre, cette gesticulation se nourrit d'un lien essentiel avec la mobilisation de tout le système, qui constitue le fond de l'expérience linguistique :

L'intention significative se donne un corps et se connaît elle-même en se cherchant un équivalent dans le système des significations disponibles que représentent la langue que je parle et l'ensemble des écrits et de la culture dont je suis héritier. Il s'agit, pour ce vœu muet qu'est l'intention significative, de réaliser un certain arrangement des instruments déjà signifiants ou des significations déjà parlantes (instruments morphologiques, syntaxiques, lexicaux, genres littéraires, types de récit, modes de présentation de l'événement, etc.) qui suscite chez l'auditeur le pressentiment d'une signification autre et neuve et inversement accomplisse chez celui qui parle ou qui écrit l'ancrage de la signification inédite dans les significations déjà disponibles. Mais pourquoi, comment, en quel sens, celles-ci sont-elles disponibles ? Elles le sont devenues quand elles ont, en leur temps, été instituées comme significations auxquelles je puis avoir recours, que j'ai – par une opération expressive de même sorte. C'est donc celle-ci qu'il faut décrire si je veux comprendre la vertu de la parole. (Merleau-Ponty, 1960 : 147).

L'acte de parole représente le moment où l'intention de produire du sens – s'incorpore aux pratiques culturelles et sociales. Dans ce moment dynamique d'incorporation, ce genre de pratiques culturelles et sociales se réalisent dans des situations de discours et transforment constamment les instruments de leurs réalisations. La langue, alors, est un instrument de pratique culturelle, un savoir mobile et partagé par les communautés ; un horizon que le sujet parlant mobilise dans l'acte, et qui s'évanouit au cours des pratiques énonciatives. Il s'agit d'une mobilisation concrète, réalisée par le sujet parlant qui travaille sur un savoir collectif qu'il reçoit depuis toujours, et où ses actes constituent une ouverture des pratiques culturelles prêtes aux échanges et aux transformations de l'espace symboliques des échanges, des instruments de pratiques et même des pratiques.

La perspective phénoménologique indiquée par Merleau-Ponty réunit l'analyse de la structure du signe et celle de l'expérience du locuteur. Décrire l'expérience langagière implique dès lors une ouverture particulière – comme corrélat descriptif dans l'exercice de la discipline linguistique – à l'égard de l'appréhension de la valeur dans un style phénoménologique (Visetti & Cadiot, 2006). Cette opération descriptive est possible grâce aux déplacements de l'activité de langage, se réalisant à chaque fois qu'un locuteur prend la parole et manifeste la *reprise de formes* et de *matériaux répétables* et intrinsèquement *altérables*. Dans l'approche phénoménologique de Merleau-Ponty, où la figure de l'Être-au-monde joue un rôle central pour la compréhension des pratiques symboliques, des faits perceptifs, et des actions sémiotiques (et linguistiques), les liens entre expérience et expressivité, sujet parlant et institutionnalisation des formes, se laissent aborder dans les termes de relations poly-dialectiques entre la parole comme figure et la langue comme horizon ou milieu des sujets. L'étude du rapport entre langage, langue et parole ne doit se limiter à une réflexion sur la tension entre singularité de performances, différence et historicité de langues et unicité de la

faculté du langage. Il s'agit aussi de comprendre l'articulation de ce dispositif, où le sujet parlant joue un double rôle constitutif : foyer de l'intelligence collective et réalisateur d'actions sémiolinguistiques individuelles.

De ce point de vue, un signe est linguistique au moment où il est identifié, reconnu, accepté et manipulé par une conscience verbale, qui est celle du sujet parlant, en tant qu'être humain et être social. La compréhension de la structure du signe et celle de la conscience du sujet parlant sont deux modalités de compréhension du même phénomène – une conscience non transparente à elle-même, mais bordée d'inconscient, déployée suivant des structures attentionnelles indécises : le langage à travers des différents niveaux de manifestation.

En somme, l'activité de langage trouve donc une représentation philosophique dans les termes d'une praxis expressive et comme puissance ; les actes de langage étant par contre les *lieux* d'actualisation d'une telle puissance. Les sujets parlant ne font expérience que de ces actes : expérience volatile, flottante, qui se projette toujours sur d'autres espaces, qui sont néanmoins ambigus et flottants. Parmi ces espaces flottants et fragiles, on trouve la langue. Loin d'être des paradigmes stables et fermés en eux-mêmes, les langues constituent un « lieu » virtuel où la mémoire expressive des sujets parlants devient espace communautaire, lieu de l'interlocution publique, ou encore institution réglant et gérant la vie même des sujets parlants.

## **Bibliographie**

AUCHLIN, Antoine & FILLIETAZ, Laurent & GROBET, Anne & SIMON, Catherine (2004) (Én)action, expérientiation du discours et prosodie, *Cahiers de Linguistique Française*, 26, 217-249.

BARBARAS, Renaud (2002). Le vivant comme fondement originaire de l'intentionnalité perceptive. Dans J. Petitot & F. Varela & B. Pachoud & J.-M Roy (dir.) *Naturaliser la phénoménologie. Essais sur la phénoménologie contemporaine et les sciences cognitives* (p. 681-698). Paris: Éditions du CNRS.

BERTHOZ, Alain & PETIT, Jen-Luc (2003). *Pénoménologie et physiologie de l'action*. Paris : Odile Jacob.

BONDI, Antonino & PIOTROWSKI, David & VISETTI, Yves-Marie (Sous presse). Phénoménologie et linguistique : un entrelacs, *Metodo. International Studies on Phenomenology and Philosophy*.

BONDÌ, Antonino (2012). *Percezione, semiosi e socialità del senso*. Milan : Mimesis.

BONDI, Antonino (2014). L'expérience de la parole: le thème du sujet parlant, *Texto*, XIX (1). Disponible sur : <http://www.revue-texto.net/index.php?id=3443>.

BONDI, Antonino (2015). Pour une anthropologie sémiotique et phénoménologique. Le sujet de la parole entre cognition sociale et valeurs sémiolinguistiques, *Intellectica*, 63, 125-148.

BOTTINEAU, Didier (2003). Iconicité du signe et typologie des langues, *Cahiers de linguistique analogique*, 1, 209-228. Disponible en ligne sur <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00246331>.

BOTTINEAU, Didier (2012). La parole comme technique cognitive incarnée et sociale, *Tribune Internationales des Langues Vivantes*, 52-53, 44-55.

BOTTINEAU, Didier (2012b). Parole, corporéité, individu et société : l'*embodiment* dans les

linguistiques cognitives, *Texto*, vol. XVII, disponible en ligne sur <http://www.revue-texto.net/index.php?id=2973>.

BOTTINEAU, Didier (2013). Pour une approche éactive de la parole dans les langues, *Langages*, 4(192), 11-27.

BRASSAC, Christian (2000). *Intercompréhension et Communication*. Dans A.-C. Bertourd, L. Mondada (dir.), *Modèles du discours en confrontation* (p. 219-228). Berne : Peter Lang,

CADIOT, Pierre & VISETTI, Yves-Marie (2001). *Pour une théorie des formes sémantiques. Motifs, profils, thèmes*. Paris : PUF.

COQUET, Jean-Claude (2007). *Phusis et Logos. Une phénoménologie du langage*. Paris : Presses Universitaires de Vincennes.

COWLEY Stephen, MOODLEY Sheshni & FIORI-COWLEY Agnese (2004). Grounding Signs of Culture : Primary Intersubjectivity in Social Semiosis, *Mind*, 11(2), 109-132.

INGOLD, Tim (2013). *Marcher avec les dragons*. Paris : Zones Sensibles.

JENNY, Laurent, (1990). *La parole singulière*, Paris : Belin.

KRISTENSEN, Stephen (2010). *Parole et subjectivité. Merleau-Ponty et la phénoménologie de l'expression*. Hildesheim/Zurich/New York: Georg Olms Verlag.

LAFONT, Robert (2004). *L'être de langage : pour une anthropologie linguistique*, Limoges : Lambert-Lucas.

LAKOFF, George (1987). *Women, Fire, and Dangerous Things. What Categories Reveals about the Mind*. Chicago: Chicago University Press.

LAKOFF, George & JOHNSON, Mark, (1999), *Philosophy in the Flesh: the Embodied Mind and its Challenge to Western Thought*. New York: Basic Books.

LA MANTIA, Francesco (2015). Parlare per ascoltarsi. Note su alcuni aspetti dell'interlocuzione, *Giornale di Metafisica*, 2, 471-494.

LANGACKER, Ronald (1987). *Foundations of Cognitive Grammar, vol. 1*. Standford : Standford University Press.

LAPAIRE, Jean-Rémi (2013). Gestualité cogrammaticale : de l'action corporelle spontanée aux postures de travail métagestuel guidé. *Maybe* et le balancement épistémique en anglais, *Langages*, 4(192), 57-72.

LASSEGUE, Jean (2002). Note sur l'actualité de la notion de forme symbolique. *Methods*, disponible en ligne sur <http://www.methods.revues.org/88>.

LASSEGUE Jean, ROSENTHAL, Victor & VISETTI, Yves-Marie (2009). Économie symbolique et phylogenèse du langage. *L'Homme*, 4(192), 67-100.

LAUGIER, Sandra (2010). *Wittgenstein. Le mythe de l'inexpressivité*, Paris, Vrin.

LEBAS, Franck (2012). Langue, perception, énonciation: pour une nouvelle triangulation sémiotique, *Tribune Internationale des Langues Vivantes*, 52-53, 56-63.

LINELL, Per (2007). On bertean's and other voices, *International Journal for Dialogical Sciences*, 2(1), 163-168.

MANIGLIER, Patrice (2006, octobre). Milieux de culture : une hypothèse sur la cognition humaine, Conférence à l'ENS. Disponible en ligne sur <http://formes->

[symboliques.org/spip.php?article124](http://symboliques.org/spip.php?article124).

MAUSS, Marcel (1999). *Sociologie et anthropologie*. Paris : PUF.

MERLEAU-PONTY, Maurice (1945). *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.

MERLEAU-PONTY, Maurice (1960). *Signes*. Paris : Gallimard.

MERLEAU-PONTY, Maurice (1968). *Résumés des cours au Collège de France 1952-1960*. Paris : Gallimard.

MERLEAU-PONTY, Maurice (1969). *La prose du monde*. Paris : Gallimard.

MERLEAU-PONTY, Maurice (1979). *Le visible et l'invisible*. Paris : Gallimard.

MERLEAU-PONTY, Maurice (1996). *Le primat de la perception*. Paris : Verdier.

MERLEAU-PONTY, Maurice (2003). *L'institution, la passivité. Notes du cours au Collège de France (1954-1955)*. Paris : Belin.

MERLEAU-PONTY, Maurice, (2011). *Le monde sensible et le monde de l'expression. Notes du cours au Collège de France (1953)*. Genève : Metis Presses.

MISSIRE, Régis (2013). Perception sémantique et perception sémiotique – *propositions pour un modèle perceptif du signe linguistique*, *Texto*, XVIII(2). Disponible en ligne sur <http://www.revue-texto.net/index.php?id=3228>.

PIOTROWSKI, David (1997). *Dynamiques et structures en langue*. Paris, Éditions du CNRS.

RASTIER, François (2001). *Arts et sciences du texte*. Paris, PUF.

RASTIER, François (2003). Formes sémantiques et textualité. *Cahier du CRISCO*, 12.

RASTIER, François (2011). Langage et pensée : dualité sémiotique ou dualisme cognitif ? *Intellectica*, 2(56), 29-79.

ROSENTHAL, Victor & VISETTI Yves-Marie (2010). Expression et sémiologie, pour une phénoménologie sémiotique (. *Rue Descartes*, 70, 26-63.

SALANSKIS, Jean-Michel (2003). *Herméneutique et cognition*. Lille : Presses Universitaires du Septentrion.

STEWART, John & GAPENNE Olivier & DI PAOLO, Ezequiel A (dirs) (2010). *Enaction. Toward a New Paradigm for For Cognitive Sciences*. Cambridge, Massachusetts-London, England: A Bradford Book – The MIT Press.

TOMASELLO, Michael (2004). *Aux origines de la cognition humaine*. Paris : Retz.

VARELA, Francisco (1997). Construction du réel et affect : expérience du sujet, performance et narrations. *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 19, 277-282.

VISETTI Yves-Marie & CADIOT, Pierre (2006). *Motifs et proverbes*. Paris : PUF.

ZLATEV, Jordan (2007). Embodiment, Language and Mimesis. In T. Ziemke, J. Zlatev & R. Franck (éds). *Body, Language, Mind. Vol. 1: Embodiment* (p. 297-337). Berlin : Mouton de Gruyter.

ZLATEV, Jordan (2010). *Phenomenology and Cognitive Linguistics*. Dans S. Gallagher (dir.), *Handbook on Phenomenology and Cognitive Science* (p. 415-446). New York : Springer.

ZLATEV, Jordan (2011). From Cognitive to Integral Linguistics and Back Again, *Intellectica*, 56, 125-147.